

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Irina Teodorescu



© Droits réservés

Biographie

Irina Teodorescu est une écrivaine d'expression française et d'origine roumaine née à Bucarest en 1979. Elle vit en France depuis 1998.

Après un recueil de nouvelles (*Treize*, éditions Émue), *La Malédiction du bandit moustachu* (Gaïa, 2014) est son tout premier roman.

Elle aime mélanger ses deux compétences (l'écriture et la création graphique) pour concocter des interventions artistiques et des ateliers.

Bibliographie sélective

- *Celui qui comptait être heureux longtemps*, Gaïa Éditions, 2018
- *Les Étrangères*, Gaïa Éditions, 2015
- *La Malédiction du bandit moustachu*, Gaïa Éditions, 2014
- *Treize*, nouvelles, Éditions Émue, 2011

Présentation sélective des ouvrages

***Celui qui comptait être heureux longtemps*, Gaïa Éditions, 2018**



Dans les premiers jours de la vie de Bo, il y a des bombes, une cigarette qui part en fumée, une société totalitaire qui s'installe. Bo grandit, aime la musique, les mathématiques, ses amis, une femme, une autre. Il bricole les ondes et les transistors, invente une télécommande et un réveil-café-tourne-disque. Pour sauver son fils, Bo doit quitter le pays. Alors les autorités proposent un marché : devenir leur agent pour partir. Comment assumer son choix, quel qu'il soit ?

Sur fond de jazz et de be-bop, porté par une écriture facétieuse, *Celui qui comptait être heureux longtemps* conte une histoire lumineuse et tragique à la fois.

Gaïa Éditions

Extrait de l'ouvrage

« La ville s'étire dans ses sous-sols. Quelqu'un se lève, rassemble quelques planches et monte dessus pour regarder dehors. Il fait jour et les bombes ont cessé de tomber. La jeune femme blonde se retourne, elle allonge ses jambes en espérant repousser la douleur, les replie aussitôt, cherche le visage de son mari dans le noir, trouve sa nuque. Elle écoute un instant son souffle, lourd d'un sommeil trop court encore, mais la douleur lui poignarde le ventre, ou le dos, elle ne sait pas où plus exactement, elle doit le réveiller et dans un geste involontaire ses ongles percent la peau de l'homme endormi à ses côtés. Il se réveille en sursaut. »

Extraits de presse

Article publié dans *ActuaLitté*, janvier 2018, Cristina Hermeziu

Frôler le bonheur avec *Celui qui comptait être heureux longtemps*.

Les lecteurs qui ont parcouru les deux autres romans d'Irina Teodorescu (*La Malédiction du bandit moustachu* et *Les Étrangères*, Gaïa, 2014 et 2015) savent à quoi s'attendre : son écriture a quelque chose d'effervescent, un indicible grain de folie, une tendre allégresse.

Tout juste sorti chez Gaïa, son nouveau roman raconte la vie de « Celui qui comptait être heureux longtemps » avec une nonchalance gracile. Doué en mathématiques, Bo est profondément heureux seulement quand il bricole ses inventions de génie, avec la désinvolture des poètes qui pressentent l'avènement d'un poème.

« Elle s'était rendu compte qu'il ne lisait rien, qu'elle ne l'avait jamais vu lire ne serait-ce qu'un magazine, qu'il n'avait pas un seul livre chez lui, mais il avait répondu d'un ton évasif, comme s'il était redevenu tout à coup un petit garçon coupable d'une bêtise : je lis parfois de la poésie. Le trait noir et droit qui était Irenn s'était allongé un peu et Bo s'était assis devant elle, à ses pieds, et à eux deux, pour un instant, ils avaient formé un point d'exclamation ».

S'inspirer des poèmes pour des schémas d'ingénieur prodige c'est déjà beaucoup, et la vie va son train, entre une première passion pour l'inquiétante Irenn, une écorchée vive qui disparaît du jour au lendemain, et l'amour pour Di, la femme-ange espiègle, qu'il épouse et qui fait de lui un père émerveillé, un père désespéré. Un homme qui frôle le bonheur et se met à contempler assez tôt les circuits détraqués de cette félicité promise. Sans plier. Parce qu'Irina Teodorescu rend encore plus complexes le destin de son héros, ses choix d'homme, de chercheur surdoué et de père, en choisissant comme décor une société totalitaire, intrusive jusqu'à l'outrance, jusqu'au crime.

Ce qui fascine dans cette trame un brin mélodramatique est la grâce avec laquelle les personnages se meuvent dans cet univers de velours sombre, chatoyant et menaçant à la fois. Le merveilleux est capable d'infuser les faits à tout instant, à la manière des ondes que l'ingénieur chercheur Bo apprivoise dans ses dispositifs de rêve. Les personnages s'appellent Pol, Ala, Go, Di, Vass, Irenn, et il y a quelque chose d'archétypal dans ces syllabes minimalistes, figées et impondérables en même temps.

« Elle est un trait noir qui ne veut pas plier. Elle ne peut pas s'enrouler, s'arquer comme ci, se moduler comme ça, elle ne peut pas et lui, il ne cesse de vouloir la courber. Mais elle n'est pas souple, elle n'est pas assez, elle est une droite tracée entre deux points à l'aide d'une règle métallique. »

On dirait la planche d'un roman graphique ou des canevas à broder où les personnages, à peine esquissés, mais portés par une énergie subtile, s'animent soudainement pour chercher leur destin tragique à pas de danse. C'était la poésie sereine du film *Le Tableau* de Jean-François Laguionie (2011) et c'est la grâce irréaliste de ce roman d'Irina Teodorescu, qui fait valser nos intransigeances et nos choix impossibles, nos bonheurs et nos culpabilités par temps noir de dictature.

Une écriture fraîche, imagée pour une histoire qui déchire le cœur. « *Mais protéger un château de sable de la mer qui monte, ce n'est pas possible* », dit Celui qui comptait être heureux longtemps. Comme dans une tragédie grecque, il a tort de ne pas vouloir construire des digues, il a raison de ne pas le faire. Impuissants, on l'aime.

Article publié sur le site *Mots pour mots*, février 2018, Nicole Grundlinger

[...] Dans ce roman, le pays n'est jamais nommé, les noms et prénoms faits d'une ou deux syllabes ne renvoient volontairement à aucune nationalité. La dictature est malheureusement universelle, elle a déjà été éprouvée à l'Est comme à l'Ouest, elle peut tomber sur n'importe qui. Tout juste est-il indiqué qu'après une guerre meurtrière, la Nouvelle Société a commencé à être instaurée sous la houlette d'un Haut Commanditaire dont on sent peu à peu le poids étouffer les libertés individuelles derrière des images hypocrites envoyées à destination de l'International. C'est ici que grandit Bo, né à la fin de la guerre, devenu ingénieur et inventeur de génie sous la surveillance de l'État qui se fait fort de gérer la matière grise de ses ressortissants. Et qui, devenu père se verra proposer un horrible marché pour avoir le droit de faire soigner son fils malade. Comment vit-on dans un environnement où tout est rationné, surveillé voire interdit ? Comment garde-t-on une certaine joie de vivre, une confiance en l'avenir, en l'autre ? Dans un pays où « *la chose est très simple, soit tu hais la milice, soit tu es la milice* ».

L'univers d'Irina Teodorescu est d'une force rare, servi par une plume qui s'autorise la fantaisie et la poésie pour mieux souligner son propos. C'est agréable de s'y laisser couler surtout après des dizaines de lectures très ancrées dans le réel et le premier degré. Ici, le léger décalage, l'effet d'intemporalité permettent de créer le twist qui déplace le point de vue tout en le rattachant bien à une réalité. Ce qu'elle souligne ce sont ces minces espaces de liberté qui persistent quand tout est sous contrainte ; le pouvoir de l'imaginaire, l'écriture, la transgression, le rêve... qui permettent d'alléger la pression. À moins que le couvercle de la cocotte-minute ne soit soudain définitivement scellé et que tout espoir disparaisse.

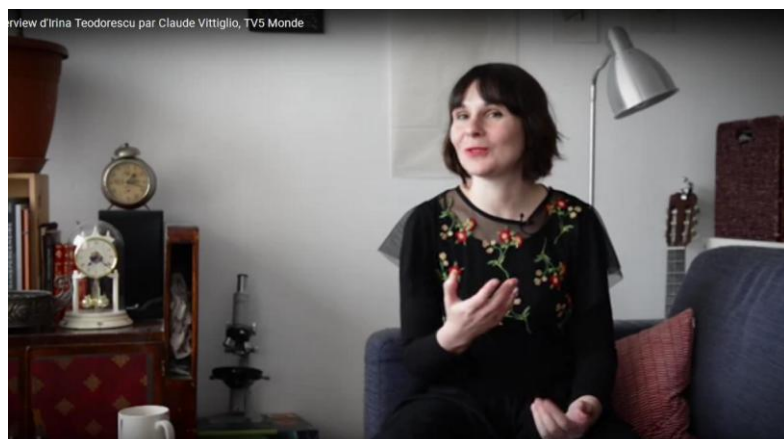
C'est un conte à la fois lumineux et désespéré. Une histoire d'hommes, d'entraves et d'espoirs vacillants. Qui pose la question du choix lorsqu'on ne l'a pas et du sens que l'on peut donner à une vie qui n'offre que peu d'options. Tout ceci réalisé avec beaucoup de subtilité et surtout une singularité qui marque durablement les esprits. [...]

Article publié sur le site *Lettres Capitales*, février 2018, Dan Burcea

[...] *Celui qui comptait être heureux longtemps* revisite le drame d'une famille anéantie par la disparition d'un fils tant aimé, sur fond de dictature, de privations, de menaces, de risque d'enfermement et de folie déshumanisante. Aucune arithmétique ne saurait donner sens à cette suite qui, au lieu de contenir ces malédictions, s'emballe dans une folie destructrice qui précipite les protagonistes dans une chute immanquable. Irina Teodorescu pose ainsi une des questions ontologiques les plus douloureuses, celle du prix à payer pour s'opposer à une force extérieure omniprésente, aveugle et dévoratrice qui se moque de la vie et la piétine.

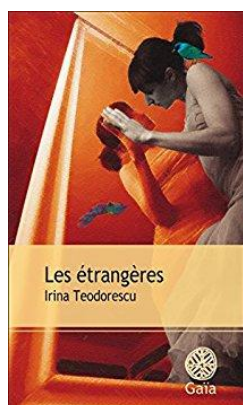
Le ton est donné dès le début, la tension narrative devient rapidement irrespirable et prend des couleurs de tragédie grecque avec, en trame de fond, un Prométhée enchaîné et blessé à mort par la dictature communiste. Dans cette atmosphère pesante, le seul moyen qui permet le déploiement du récit est une rhétorique capable d'atténuer ce vertige et d'extraire la sève de ce vécu plein d'une humanité souffrante. Ce choix en faveur d'un discours poétique envoûtant, jouant avec la sémantique et les consonances, et transfigurant le réel en métaphores lénifiantes agit comme un aimant qui happe et enchante le lecteur. La romancière d'origine roumaine prouve une fois de plus qu'elle possède une parfaite maîtrise de la langue française. Plus encore, son écriture prolonge ce que l'on a nommé dans les années '80 la littérature de dissidence de la diaspora roumaine. Irina Teodorescu bénéficie quant à elle d'une distance et d'une vision renouvelées grâce à un angle de vue générationnel nouveau, sans perdre pour autant de l'acuité de l'incrimination et de la persistance d'une mémoire encore vive, personnelle ou collective. [...]

Interview d'Irina Teodorescu, TV5 Monde, mars 2018, Claude Vittiglio



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min 01)

***Les Étrangères*, Gaïa Éditions, 2015**



Joséphine est une petite fille à la fois roumaine et française. Privilégiée, car elle peut circuler librement sous le régime communiste, mais rejetée, car elle est étrangère à Bucarest comme à Paris. Joséphine s'interroge : peut-on être amoureuse de sa professeure de violon ? Puis elle devient photographe, connaît le succès. Elle rencontre Nadia. Leur passion est brûlante, le Mur est tombé, le Palais du Peuple est de moins en moins gris. Mais l'amour bascule, aveugle, emporte tout. Nadia la louve, la danseuse, est un fleuve en colère. Elle s'exile à son tour, fuit Joséphine, cherche un lieu où s'apaiser. Peut-être Kalior, la ville orientale, la belle endormie. Trouver les épaules dorées sur lesquelles se réinventer, comme on s'invente des dieux auxquels se raccrocher.

Gaïa Éditions

Extrait de l'ouvrage

« Je me suis dressée sur la pointe des pieds, j'ai fait une demi-pirouette, j'ai ouvert la fenêtre et je me suis lancée dans l'air. J'ai eu le temps de penser que c'était là la plus belle danse de ma vie. Mes ailes, grandes, bleu nuit, s'entremêlaient à mes longs cheveux noirs et je me suis dit que, pour mon départ, je portais ainsi le plus élégant des costumes. Je me suis posée et j'avance maintenant sur ce trottoir gris et vide à perte de vue. Mes pas sont légers, ma valise est lourde. »

Extraits de presse

Article publié dans *Livres Hebdo*, septembre 2015, Véronique Rossignol

La première danse.

Irina Teodorescu nous entraîne de Bucarest à Paris, dans une passion amoureuse entre une photographe prodige et une apprentie chorégraphe.

Irina Teodorescu, auteure d'origine roumaine qui écrit en français, avait enthousiasmé à la rentrée 2014 avec un premier roman, *La Malédiction du bandit moustachu*. Changement de registre avec *Les Étrangères*, qui suit l'amour fou de deux filles entre Bucarest et Paris.

La première partie de ce roman en trois temps s'attache à l'enfance, dans les années 1980, de Joséphine Zandana, née de père roumain et de mère française. Elle vit dans la Bucarest communiste et passe ses vacances en France. La fillette à la double origine, étrangère partout, à qui un oncle a conseillé "*de ne jamais raconter ce monde-ci à ceux de ce monde-là*", devient quelques années plus tard, à Paris où la famille s'est installée après la catastrophe de Tchernobyl, une adolescente indocile qui, aux épreuves du bac, présente des photos en guise de copies. Geste transgressif qui inaugure une fulgurante carrière de photographe. Mais revenue vivre à Bucarest après la chute du régime de Ceausescu en 1989, devenue une artiste riche et célèbre, Joséphine s'ennuie, jusqu'à la rencontre avec la ronde et brune Nadia, une adolescente de 17 ans, danseuse qui veut devenir chorégraphe. Pendant six ans, ces deux singulières vont vivre une passion exclusive, collées l'une à l'autre. Avant que Nadia, la "*souveraine*", fille ardente et farouche, ne fuie à Kalior, une ville magique au bord d'un fleuve.

On retrouve, comme dans le premier roman, une fantaisie mi-candide, mi-grave, des motifs empruntés à l'imaginaire des contes : Joséphine désigne ses parents comme "*papa ours*" et "*maman ours*". Décide de se faire appeler Aladin après avoir ouvert le flacon de "*parfum sucré*" de sa professeure de violon, son premier amour. Et une nouvelle fois, Irina Teodorescu fait montre d'une entraînante énergie narrative.

Entretien publié dans *ActuaLitté*, avril 2016, Cécile Pellerin

Après un premier roman remarqué *La Malédiction du bandit moustachu*, Irina Teodorescu, a publié *Les Étrangères* chez Gaïa. L'occasion pour *ActuaLitté*, d'une nouvelle rencontre où il est question de Roumanie, de réalisme magique, du plaisir de raconter, de théâtre à venir, d'ici et d'ailleurs...

CP - Est-ce qu'un deuxième roman s'écrit plus facilement qu'un premier ? Ou, au contraire, la pression ou le succès naissant contrôlent-ils davantage l'écriture ?

Irina Teodorescu - Non je ne crois pas. Pour moi c'était plus difficile. Pour le premier, je ne me suis pas dit "*tiens je vais écrire un roman*", je me disais plutôt "*tiens, est-ce que je peux écrire un roman, est-ce que je vais aller jusqu'au bout ?*" Avec le deuxième, je me suis dit "*ok, maintenant je peux écrire un roman*", mais voilà écrire un deuxième, c'est un peu plus compliqué.

Évidemment cela met un peu de pression, j'avais envie que ça marche (aussi bien en tout cas que le premier), que le lecteur revienne et retrouve le même plaisir. J'ai eu peur un moment que ce ne soit pas un deuxième roman et d'ailleurs j'ai eu besoin que mon éditrice me rassure, qu'elle me dise qu'il n'y avait pas vraiment de règles à suivre.

CP - Comment le définiriez-vous en quelques mots ?

IT - Sous couvert d'une histoire d'amour, ce roman parle de la difficulté de créer ensemble, de l'exil, de l'enfance, non plutôt, de la trahison de la sortie de l'enfance. Selon moi, trois territoires définissent ce roman : l'enfance, l'amour, un ailleurs rêvé et possible.

CP - Ce deuxième roman semble appartenir au genre réaliste, sauf dans la dernière partie, où il s'imprègne de fantastique. Est-ce une intention de départ ?

IT - Ah Complètement. Mon livre parle de ce qui peut se passer dans la tête de quelqu'un, autre que la pensée logique et réaliste qu'on essaie tous de garder. Par contre, je ne parlerais pas de fantastique mais plutôt de réalisme magique, d'onirisme. C'est un courant littéraire que j'aime bien, déjà présent dans le premier roman, auquel j'associe Gabriel Garcia Marquez.

CP - Certains lecteurs ont pu être déstabilisés par ce changement, voire légèrement déçus ? Que leur répondez-vous ?

IT - Je ne suis pas là pour rassurer ni donner le bras au lecteur, ni même l'accompagner sur le chemin de la lecture. Je ne cherche pas forcément à déstabiliser le lecteur, en fait, je me déstabilise moi-même.

Au début, je suis partie avec l'idée que Joséphine, l'héroïne, ne devait pas être un personnage qu'on aime d'emblée et puis, au fil de l'écriture (qui n'est pas celui de la narration finale), je me suis mise à aimer Joséphine et donc, moi-même, je me suis trouvée déstabilisée. Aussi ai-je un peu modifié la fin initiale. En quelque sorte, je l'ai laissée plus ouverte.

Ce livre est donc une trahison de bout en bout. Je suis trahie moi-même, le lecteur est trahi. Joséphine est trahie. Lors de son enfance d'abord, par ses copines, par ses parents, par sa professeure de violon. Ensuite c'est elle qui commence à trahir. La musique d'abord, elle ne joue plus, trahit à son tour cette professeure de musique, ses parents, lorsqu'elle refuse de passer son bac. Puis elle trahit son amoureux Nadia. Ce personnage en fait n'est pas comme Nadia le voit, trahie elle-même par sa pensée. Vous suivez ?

CP - Vous êtes-vous beaucoup inspirée de votre propre vie, de votre propre enfance pour écrire ce roman ?

IT - Pour l'enfance en Roumanie, pas vraiment. Je n'ai jamais été au conservatoire, je n'ai pas de mère française. Par contre, en tant que Roumaine, cette enfance a été très facile à imaginer. J'avais une cousine dont les parents étaient diplomates. Elle circulait beaucoup hors de la Roumanie et je la regardais parfois comme un extra-terrestre parce qu'elle avait des trucs que personne ne possédait, ni n'avait même imaginés. Par exemple, des bonbons dont même l'emballage nous faisait rêver.

Ce qui est sans doute le plus inspiré de mon propre vécu, c'est l'arrivée de Nadia à Paris. Moi-même lorsque je suis arrivée, j'ai été émerveillée. Je ne comprenais rien mais j'avais l'impression que tout était beau. J'ai été très contente d'écrire cela, de revivre ces instants. Une fois que tu comprends la langue, cette magie s'estompe. Je me souviens avec délice de cette sensation (perdue). Certains sons sonnent encore "*étrangers*" pour moi. Aujourd'hui je pense en français mais parfois encore il m'arrive de penser en roumain (lorsque je suis très fatiguée) et cela me surprend, n'est jamais lié à ce que je pense. Il m'arrive même de penser en anglais (quand je me raconte des films, par exemple. Ça sonne tellement mieux en anglais !)

CP - Votre écriture est délicieuse, fluide et colorée, sensible et malicieuse. Comment faites-vous pour user de la langue française avec autant de grâce et de légèreté, d'enchantement et d'aisance alors qu'elle n'est pas votre langue maternelle ?

IT – Merci ! ! ! Je ne m'en rends pas compte. Lorsque j'écris, c'est un peu comme si ce n'était pas moi. En fait, j'ai un vrai plaisir à écrire. C'est comme manger un gros carré de chocolat. J'ai plaisir à écrire

une histoire que je découvre à mesure qu'elle s'écrit. "*Tu as la tête d'un chat qui est tombé dans le pot de crème*" est une expression roumaine que ma mère employait lorsqu'elle me trouvait, enfant, occupée à écrire une histoire.

Je suis gourmande d'écrire des histoires, gourmande de pouvoir les modifier, improviser. C'est un vrai plaisir de pouvoir me détourner de mon intention narrative initiale. Je passe mon temps à raconter ce que je vois. Finalement, tout m'inspire. Je n'ai pas de problème d'exactitude avec la langue française, sans doute parce qu'elle n'est pas mienne. À partir du moment où l'on a une histoire à raconter, les mots vont venir naturellement pour servir cette histoire. Je n'ai pas d'appréhension face à l'écriture. Parfois il m'arrive de flâner au-dessus de ma page blanche mais aussitôt que je pose une phrase dans le cahier, j'ai l'impression que ce n'est plus moi qui tiens le crayon. Presque comme de l'écriture automatique.

CP- Votre roman est imprégné de fantaisie légère, d'images poétiques, de mots utilisés dans des contextes inédits et insolites, parfois décalés. Est-ce justement votre lien non maternel à la langue française qui permet cette audace et cette originalité, cette saveur presque exotique et absolument envoûtante pour le lecteur français ?

IT - Je ne sais pas trop. Ce livre va sortir en roumain. Je ne sais pas si je pourrais le traduire. En tout cas, à ce moment-là, je pourrai me rendre compte s'il reste quelque chose de cette fantaisie. Je crois que ce décalage vient de ce mélange culturel qui me constitue finalement. Il y a peut-être aussi dans la langue roumaine quelque chose de particulier, une tonalité absurde qui ne se révèle qu'une fois la frontière franchie, une mise à distance opérée. Par exemple, Tzara, Ionesco, chantres roumains du surréalisme, de l'absurde n'ont pu révéler cela qu'à travers l'exil et le changement de langue. C'est curieux. Mais c'est une théorie très personnelle et sans doute farfelue.

CP - Réécrivez-vous beaucoup ? Comment travaillez-vous ?

IT - J'écris le matin à la main, l'après-midi, je réécris sur l'ordinateur, corrige les fautes, fais quelques changements, ajuste. Ainsi, je vois l'évolution de texte.

CP - Où puisez-vous votre inspiration ?

IT - Si Alain Mabanckou ne peut écrire sans le Congo, je pense que *mon Congo à moi*, c'est la Roumanie. C'est de là que je puise mes histoires mais, paradoxalement, je n'écris pas en Roumanie. J'ai obtenu une bourse et vais partir un mois là-bas, faire des recherches pour mon troisième roman. Je vais fouiller les Archives de la Securitate pour avoir des informations sur mon père. J'ai de lui une image un peu idéalisée, c'est un héros pour moi depuis que ma mère m'a raconté son sacrifice (la vie de son fils contre son intégrité*). Cependant, j'ai peur de trouver des choses qui vont me troubler... Mais je dois le faire ! Lorsqu'on peut savoir, il faut chercher la vérité, il faut s'efforcer de comprendre, de sortir de l'ignorance coûte que coûte.

Non, je ne vais pas écrire pendant ce mois de résidence, ça me fait presque peur. Mais là-bas justement je vais aller chercher cette possibilité d'absurde.

(*victime d'une leucémie son fils aurait pu être sauvé par une greffe, en France mais en contrepartie d'un visa, le régime roumain lui imposait de devenir espion. Il a refusé. N.D.L.R.)

CP - Vous sentez-vous vous-même étrangère en France ? Vous sentez-vous aussi étrangère en Roumanie ? Existe-t-il un endroit où vous vous sentez parfaitement à votre place ?

IT- Je ne conçois pas ma vie entière vraiment quelque part, ni en France, encore moins en Roumanie je pense. Je ne vois pas pour quelles raisons je pourrais un jour revenir vivre en Roumanie. Mais en France, je suis aussi une étrangère. Je suis étrangère partout. Et chez moi partout. Ce qui me frappe d'ailleurs c'est que lorsque je rencontre des étrangers en France, je me sens immédiatement très proche d'eux, très complice. Je me sens dépourvue de certaines références, je manque de repères propres à la culture française. En Roumanie aussi, il me manque des références roumaines mais ça me gêne moins, cela ne provoque pas cette sensation d'être étrangère.

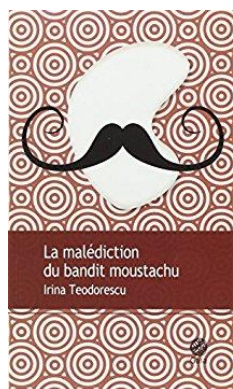
CP - Avez-vous besoin d'ancrage ou rêvez-vous plutôt d'évasion, d'une vie d'itinérance ?

IT - Là, je repartirais bien. Je n'ai pas envie de rester toute ma vie en France. Je rêve d'Amérique latine, des États-Unis. Le confort, la sécurité, la routine, le consensus me font peur. La confrontation me manque un peu ici à Rennes.

CP- Que cherchez-vous à travers l'écriture ? L'avez-vous trouvé ?

IT - (*Rires*). Le plaisir. Par-dessus tout. Je suis une grande gourmande. Je cherche à expliquer, à donner du sens à ma vie également. Je cherche à m'interroger continuellement, à creuser les choses.

La Malédiction du bandit moustachu, Gaïa Éditions, 2014



Quelque part à l'Est au début du XX^e siècle, Gheorghe Marinescu se fait faire une beauté chez le barbier.

Déboile un homme à longue moustache qui réclame la meilleure lame du commerçant. Gheorghe lie amitié avec le moustachu, découvrant qu'il ne jure que par la bouillie de haricots blancs. Accessoirement ce bandit de grand chemin, qui amasse des trésors pour les redistribuer aux nécessiteux, révèle sa planque.

Ni une ni deux, l'envieux Marinescu commet l'irréparable. Voilà comment une malédiction s'abat sur Gheorghe et toute sa descendance, jusqu'en l'an deux mille. Et en effet.

Le rythme est trépidant, le ton enlevé, un premier roman tragique et loufoque à la fois.

Gaïa Éditions

Extrait de l'ouvrage

« Là tout de suite, pendant que je la regarde, elle, assise devant moi, ridée et grise et rabat-joie, une autre image me vient – c'est étrange, n'est-ce pas – du même appartement. Je vois un canapé, un autre que celui que j'ai toujours connu, un canapé tout simple, plutôt moche, et une table basse devant, avec le cendrier, et je les vois tous les deux sur le canapé en train de faire l'amour, je vois ses fesse à lui, nues, et ses genoux à elle, écartés, elle gémit doucement, il lui dit allez poupée – après tout ils ont bien dû en passer par là – , je vois la table basse qui se déplace vers la fenêtre par la force des coups réguliers qu'elle reçoit. »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Point*, septembre 2014, Marine de Tilly

Robin des bois était roumain.

Dans un premier roman original, bref et tranchant, Irina Teodorescu renoue avec le conte populaire allégorique. Truculent.

Vade-mecum

Quelque part à l'Est, au début du XX^e siècle. Ghoerghe Marinescu fait tailler sa jolie moustache de petit-bourgeois chez le barbier. Avec fracas, un autre moustachu entre alors dans la boutique. L'homme est pressé, en sueur, menaçant, affiche à sa longue moustache d'antiques croûtes de haricots blancs séchées telles les boules de Noël aux branches du sapin et exige du barbier sa lame la plus affûtée. Son haleine fétide à l'effluve de sauce avariée n'inspire guère la charité, mais Ghoerghe, stimulé par sa position délicate - tête penchée en arrière et gorge bien offerte -, cache adroitement son dégoût et lie amitié. Saisissant le besoin du bandit, il lui propose mieux qu'une lame bien aiguisée : il a parmi les affaires de son père deux pistolets, qu'il dit pouvoir apporter dans l'heure. La gorge de Ghoerghe est bien mise, mais elle n'est pas à la hauteur de celles que tranche habituellement le bandit : des bien grasses, des plus bourgeoises, des plus riches (et puis il sera toujours temps de la lui déchiqueter, en temps voulu). Marché conclu, donc, le rendez-vous est pris dans une taverne du village.

Une heure plus tard, Ghoerghe, les deux pistolets et l'amateur de haricots blancs répondent présent. Le bandit moustachu a beau être fort cochon, sa tâche n'en n'est pas moins honnête : il fait ce que firent avant lui un certain nombre de Robin des bois pré-socialisants : il prend aux riches pour donner aux pauvres. Il est courageux mais triste, aussi, fatigué d'être pourchassé par la police, sale et seul : il a besoin de parler. Ghoerghe lui prête alors son épaule cupide, l'amadou jusqu'à connaître sa planque remplie de coffres à redistribuer aux nécessiteux, le tue, rafle le magot. Dans un dernier souffle, le bandit moustachu les maudit, lui et toute sa descendance, sur plusieurs générations, jusqu'à l'an 2000.

En effet, ce sera l'hécatombe. Enfants, cousins, neveux, tantes, les très méchants, les très purs, qu'ils soient saints, ivrognes ou masochistes, tous les Marinescu seront frappés par la malédiction qui les collera comme une bernique jusqu'à "l'an 2000". Les narrateurs, les décennies, les villes d'Europe, les entourloupes et les morts cavalent ; à tire-d'aile, sans forcer la curiosité mais en l'éveillant toujours par le ton, une savoureuse ironie et un humour sec, Teodorescu se balade et s'amuse, sûre d'elle, enchanteresse.

Pourquoi le lire ?

Parce que c'est un roman qui semble avoir été écrit en souriant, sans angoisse, et par un auteur qui a vraiment le goût, la joie et le sens du récit. Comme tous les contes, il a l'air bien naïf, mais il ne l'est peut-être pas tant que ça. À coups de loufoqueries, Teodorescu ne fait rien de moins qu'enquêter sur la noirceur des hommes et du monde, même en riant. Son histoire vise à distraire, mais n'en oublie pas pour autant d'édifier, c'est étrange et tragique ; 160 petites pages d'émotion légère, une trêve, un oubli provisoire de la réalité. Le genre de livre qui, le temps de le lire, dilate un peu le temps de vivre. Et fait réfléchir. L'air de rien.

Où et quand le lire ?

Comme il n'y a (presque) plus de tavernes, disons dans les bars de Bucarest, de Paris ou de Vienne, partout où les membres de cette maudite dynastie ont tenté de se débarrasser de la malédiction. Ou bien, comme il n'y a (presque) plus de barbiers, disons chez le coiffeur.

À qui l'offrir ?

À ceux qui aiment l'argent. Au Prince Jean et au Sheriff de Nottingham. Aux moustachus.

Article publié dans *Le Figaro littéraire*, septembre 2014

Irina Teodorescu : la mort en héritage

Pour avoir laissé mourir de faim un bandit dans sa cave avant de lui voler son magot, Gheorghe Marinescu, paysan matois d'un village d'Europe centrale, se voit voué aux gémonies, lui et sa descendance, jusqu'en l'an 2000. Ainsi débute *La Malédiction du bandit moustachu*, court roman mené tambour battant à la manière d'une fable mâtinée de réalisme cru. L'imprécation fait son bonhomme de chemin à mesure que les Marinescu font fructifier l'or volé. Les fils aînés continuent de mourir à la fleur de l'âge, les filles doivent compter avec cette épée de Damoclès au-dessus de leur tête bien faite. Maria la cochonne, Anna la belle sorcière, Maria la laide ou Margot la vipère, pétroleuses rouées, sont les héroïnes de cette réjouissante histoire.

L'air de rien, Irina Teodorescu, 34 ans, auteur d'origine roumaine mais batifolant avec aisance dans tous les registres de la langue française, déroule un siècle d'histoire de l'Europe de l'Est. Ce premier roman vif ne laisse pas au lecteur le temps de se lasser de tant de morts. Cent cinquante pages suffisent et presque autant de rebondissements. L'auteur cavale, sûre d'elle, et l'on ne s'arrête pas en chemin. C'est une chance car se découvrent dans les dernières pages un ton plus grave, une prose poignante et un dénouement inattendu.

Article publié dans *Livres Hebdo*, juin 2014, Véronique Rossignol

Le premier roman d'Irina Teodorescu, écrivaine d'origine roumaine mais qui écrit en français, auteure d'un recueil de nouvelles paru aux éditions Emue en 2011, s'ouvre sur cet incipit très mystérieux : "*Ce sont des choses que je ne connais pas.*" Et la narration se poursuit pendant quelques lignes de façon tout aussi intrigante avant de prendre un rythme galopant qu'elle ne lâchera plus. Et qui commande une lecture d'une traite, sans pause.

Au départ, comme dans les contes puisque ce roman avec ses personnages typés, ses situations extravagantes se présente comme tel, il y a une malédiction prononcée par un "*bandit moustachu*", Robin des bois détresseur de riches quelque part dans une campagne roumaine de la fin du XIX^e siècle, à l'encontre de Gheorghe Marinescu, "*petit-bourgeois du coin*" qui l'a volé et laissé mourir de soif. La mort frappera tous les descendants mâles de la famille et ce "*jusqu'à l'an 2000*". Et de fait, les fils aînés meurent de toutes les manières, les uns après les autres. À peine 50 pages plus tard, on est déjà dans les années 1920 à la quatrième génération. Dès Lila, la femme de Gheorghe, "*forte maîtresse de maison, croyante à l'occasion*", les femmes du clan Marinescu, épouses, filles ou brus, "*Maria la Cochonne*", "*Maria la Laide*", plus tard "*Ana la Belle Sorcière*" ou "*Margot la Vipère*", subissent-elles aussi les conséquences de la malédiction... Mais les hommes survivants ne sont pas en reste, se répartissant entre les propriétaires terriens distillateurs de liqueur de prune, homme politique sans morale, docteurs ou pauvres fous.

Mélangeant plusieurs niveaux de langue, le roman qui traverse à toute vitesse et mine de rien cent ans d'histoire sociale et politique collective, se charge au fur et à mesure, quand il rattrape le présent, d'un poids nouveau. C'est enlevé, original, plein de verve et de gaillardise, mais aussi vers la fin moins fabuleux, plus émouvant. Une réussite.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranche.comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté